

TRADUCTIONS ET PARATEXTE : SUR LE PROBLÈME DES ANNOTATIONS DANS LES BIBLES MODERNES

La présence de commentaires marginaux, de notes et de titres dans la plupart des Bibles modernes pose un problème intéressant du point de vue de la relation entre une traduction et le commentaire qui l'accompagne (son paratexte). On analysera ici les raisons et les enjeux de ce phénomène, ainsi que l'une de ses principales implications. Dans le cas particulier des Bibles qui offrent au lecteur des notes d'exégèse historique, ces remarques doivent être continuellement révisées, afin que soient pris en compte les développements récents de l'exégèse. On en offrira ici un exemple avec le cas de la révision en cours de la TOB.

Traduction et liberté du lecteur de la Bible

Lorsque les Réformateurs contestèrent le magistère de l'Église romaine, ils recoururent au principe de l'autorité seule et absolue du texte biblique. Selon Luther, l'Écriture est « *sui ipsius interpret* », son propre interprète ; il n'est donc pas nécessaire pour le croyant de se soumettre à des interprétations venant « d'en haut », c'est-à-dire de la hiérarchie ecclésiale. Néanmoins, afin de garantir au croyant cette libre lecture du texte biblique, il fallait disposer au préalable d'un accès direct à l'Écriture, dont Luther affirmait par ailleurs qu'elle était d'une clarté éblouissante. Mais lorsque la traduction de Luther parut, celle-ci ne comportait pas exclusivement le texte biblique traduit en allemand : elle était également accompagnée d'introductions aux différents livres, ainsi que d'explications en marge du texte

et d'images ¹. Ainsi même cette Bible, dont Luther voulait « démocratiser » la lecture pour la rendre accessible à tous les croyants, avait toutefois besoin des annotations du Réformateur pour pouvoir être entièrement accessible à ses lecteurs.

Luther explique ainsi par exemple les noms des quatre fleuves du Paradis en Gn 2,10-14 en identifiant ceux-ci au Gange, au Nil, au Tigre et à l'Euphrate, localisant ainsi le jardin d'Eden dans la géographie mondiale. Luther commente également plusieurs expressions hébraïques difficiles à traduire, telles que l'énoncé obscur de Gn 4,7 sur le péché « tapi à la porte ». Pour d'autres versets, il explique le sens d'un mot ou d'une expression : « Soumettez-vous la terre » en Gn 1,28 signifie que l'homme doit travailler et cultiver le sol, et que les fruits de ce travail lui appartiennent. Finalement, Luther introduit des commentaires doctrinaux, en expliquant par exemple que la crainte du peuple face à la théophanie au Sinaï symbolise l'œuvre de la loi qui susciterait chez l'homme le désespoir à cause de son incapacité à satisfaire les exigences de Dieu. On voit ainsi de quelle manière le postulat d'une Écriture *facillima* (très facile) est toutefois relativisé de fait par la présence d'un commentaire interprétatif et explicatif.

Depuis l'époque de la Réforme, les traductions bibliques ont presque toujours été accompagnées de notes ², ainsi que de l'indication de titres pour chaque péricope ³, ceci afin de procurer au lecteur différentes orientations de lecture.

De la difficulté de laisser le texte biblique s'exprimer en traduction

Pour Luther « le texte [biblique] est roi, tandis que la traduction n'est qu'une servante humble et fidèle, résolue à servir son maître. Mais cette servante tient fermement à par-

1. Martin Luther, *Biblia. Das ist die gantze Heilige Schrift Deutsch auff's new zugericht*, Wittenberg 1545 ; réimpression : Munich, dtv, 1972.

2. On peut noter un phénomène similaire dans le cas du judaïsme, où depuis le Moyen Âge, la Bible est souvent diffusée en étant accompagnée d'explications et de commentaires rabbiniques.

3. Luther avait renoncé à donner à chaque péricope un titre, bien qu'on trouve de temps à autre un tel titre dans les marges.

ler sa propre langue »⁴. Comment tenir cet équilibre fragile entre la fidélité au texte à traduire et la nécessité d'une traduction qui soit néanmoins compréhensible et intelligible ? La longue histoire des traductions bibliques, que nous n'allons pas résumer ici, montre en tout cas clairement qu'on ne peut guère se contenter de rendre le texte biblique en français sans aucun commentaire. On peut mentionner à titre d'exemple la traduction de Darby. Par un souci extrême de littéralisme, Darby a renoncé à tout sous-titre ou toute note, afin de ne rien ajouter au texte biblique, rendant ainsi sa traduction tout à fait obscure pour le non-initié. Un faux littéralisme caractérise la traduction de la Bible par André Chouraqui, qui ne respecte aucun des grands principes de la traduction, à savoir le respect tant vis-à-vis de la langue à partir de laquelle on traduit que vis-à-vis de celle qui accueille, sans parler de l'humilité nécessaire du traducteur qui est appelé à s'effacer derrière sa traduction, et non à l'imprégner de ses propres lubies stylistiques. La traduction de Chouraqui aboutit ainsi à un « français fictif », « exotique », qui ne respecte pas les mots mais cherche avant tout à rendre des étymologies souvent fictives⁵. Les différences stylistiques à l'intérieur de la Bible disparaissent alors que celle-ci devient ésotérique, incompréhensible, et donc inutilisable.

Le pari de *la bible, NOUVELLE TRADUCTION* (Bayard 2001), qui a récemment envahi les supermarchés de France et de Navarre, est de dépoussiérer le langage trop ecclésiastique des traductions courantes de la Bible en ayant recours à des tandems composés d'exégètes et de poètes ou d'écrivains. Le résultat est parfois assez étonnant, mais la traduction n'est en tout cas certainement plus la « servante » dont parlait Luther. On peut même avoir l'impression que pour certains livres bibliques, le texte hébreu ou grec n'est qu'un point de départ pour une nouvelle création littéraire qui, parfois (Amos ou le Cantique), est réussie. Mais ce n'est plus une traduction ; en lisant par exemple les évangiles synoptiques, on a l'impression qu'il s'agit de trois œuvres n'ayant que peu de rapports entre elles, alors que

4. M. Luther, *Œuvres VI*, Genève, Labor et Fides, 1964, pp. 194-195.

5. Je reprends ici les critiques formulées par H. Meschonnic, *Les cinq rouleaux*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 25-26.

les traductions courantes permettent à n'importe quel lecteur de prendre conscience de leur relation d'interdépendance littéraire. L'originalité à tout prix n'est donc guère la vertu d'une bonne traduction⁶.

Dans tous les cas, une bonne traduction ne saurait se passer d'aides à la lecture, comme le mettait déjà en évidence l'exemple de la Bible de Luther. Puisque la présence de notes et de titres est indispensable à l'éclaircissement du texte, il vaut la peine de s'y arrêter brièvement. Nous commencerons ici par le problème des titres.

Du pouvoir des titres...

Lors d'un séminaire de formation sur la Bible destiné à des maîtres de l'enseignement secondaire, j'ai eu l'occasion de faire une découverte étonnante. En travaillant un texte biblique sur la base de plusieurs traductions, quelques participants se sont étonnés de la différence qui existait entre les différents titres et sous-titres donnés à ce texte. Leur désarroi venait du fait qu'ils étaient convaincus que les titres provenaient du texte biblique lui-même. Cette idée est sans doute plus répandue qu'on ne l'imagine. Et même des lecteurs plus avertis de la Bible s'orientent souvent sur les subdivisions introduites par les titres lorsqu'ils veulent délimiter un passage pour une étude biblique ou pour une méditation. Or de telles délimitations ne sont évidemment pas sans influence sur la compréhension du texte. En Os 2 par exemple, si l'on suit la TOB (Traduction œcuménique de la Bible), on a affaire soit à des promesses de bonheur ou de restauration (v. 1-3 et 16-25), soit à un texte de jugement (v. 4-15). Par contre, si l'on donne un seul et même titre à ce chapitre, comme le fait par exemple la Segond : « Châtiment et rétablissement d'Israël », la tension entre annonce de salut et jugement sur Israël apparaît clairement.

Un pouvoir plus grand encore des titres réside ailleurs : ils contribuent à suggérer, voire à déterminer le sens du con-

6. Cf. la démonstration d'Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 1985, pp. 243-254. Eco montre comment une traduction apparemment correcte d'un texte poétique « introduit sous forme de lexèmes dans la surface linéaire du texte ce que l'original... laissait à l'actualisation du lecteur » (pp. 243-244).

tenu. Ainsi, la TOB et la BJ (Bible de Jérusalem) offrent pour le récit dit « des plaies » (Ex 7sq) une numérotation de ces plaies allant de un à dix. Or ce chiffre de dix plaies n'est mentionné nulle part dans le texte biblique. Et si l'on remplaçait le terme plaies par celui de « prodiges » (un terme fréquemment utilisé en Ex 7), on pourrait très bien arriver au chiffre *douze* en incluant le premier miracle (la transformation du bâton en serpent, cf. 7,8-13) et le dernier (l'Égypte engloutie par les eaux en Ex 14). Ailleurs, le bref récit qui rapporte de quelle manière Yhwh a cherché à tuer Moïse après sa vocation (Ex 4,24-26), ce dernier n'étant sauvé que par l'intervention de sa femme Sippora, est pudiquement intitulé par la BJ « circoncision du fils de Moïse », alors que la plupart des traductions refusent de considérer cet épisode comme étant indépendant et diluent ce texte, qui peut paraître choquant à de nombreux lecteurs de la Bible, en l'intégrant dans un ensemble littéraire plus large.

La délimitation des passages et le choix des titres confère donc un pouvoir important au traducteur, et ceci d'autant plus que ceux-ci sont généralement imprimés d'une manière qui les fait ressortir par rapport au reste du texte (en gras ou en italique). Mais les notes et les délimitations qui accompagnent les traductions bibliques jouent un rôle plus important encore.

... aux orientations du lecteur données par les notes de lecture

Sauf rares exceptions (Darby), toutes les traductions de la Bible sont accompagnées de notes plus au moins importantes. Il peut s'agir d'explications de termes dont la traduction pose problème, ou de jeux de mots qu'il n'est pas possible de rendre dans la traduction (cf. p. ex. l'explication du mot *nazir* [séparé, consacré] en Nb 6 dans la Bible Segond, ou encore l'explication de Gn 17,17 dans la traduction de la Pléiade : « Le verbe *yishaq* "il rit" est une première allusion au nom d'Isaac »). Sans de telles notes, le lecteur ne peut accéder à la totalité du sens du texte. Plusieurs notes servent à indiquer des renvois à d'autres textes bibliques, dans lesquels l'on retrouve une expression ou un thème identiques ; de tels renvois sont fréquents, et se retrouvent dans presque

toutes les traductions bibliques. Néanmoins, le choix des parallèles indiqués obéit souvent à des critères idéologiques. Ainsi, il paraît logique que la Pléiade renvoie à Gn 18,12 ; 21,6 ; 26,8 pour le motif du rire d'Abraham en Gn 17,6. Mais lorsque la TOB rajoute un renvoi à Jn 8,56 (où Jésus dit aux Juifs : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon Jour : il l'a vu et il a été transporté de joie »), il ne s'agit plus d'une simple information. On suggère ici au lecteur qu'Abraham aurait ri de joie (ce qui est contraire au contexte de Gn 17), et que ce rire résulterait d'une révélation concernant la venue du Christ. Une telle interprétation ne correspond évidemment en rien à l'intention de l'auteur de Gn 17, ni d'ailleurs même à celle de l'auteur de Jn 8. Il s'agit plutôt d'une lecture chrétienne, selon laquelle l'Ancien Testament est avant tout à comprendre comme annonçant et préfigurant le Messie du Nouveau Testament. La plupart des renvois aux textes néotestamentaires dans les traductions françaises de la Bible hébraïque vont dans ce sens⁷. On peut bien sûr arguer que dans une approche canonique de la Bible chrétienne, de tels renvois se justifient. Néanmoins, ils introduisent un appauvrissement pour la lecture de la Bible hébraïque, et ils contribuent à faire de la lecture de la Bible une affaire réservée aux seuls croyants, qu'ils confirment par ailleurs dans une vision tout à fait discutable de l'Ancien Testament.

Enjeux et problèmes des notes et des introductions historiques

On peut distinguer deux types de lecteurs de la Bible : le lecteur croyant, qui lit le texte biblique pour son édification, et le lecteur « curieux », laïc lisant la Bible comme l'un des chefs-d'œuvre du patrimoine littéraire de l'humanité et cherchant à en comprendre le sens. Les deux lecteurs peuvent d'ailleurs parfaitement coexister en une seule et même personne. N'en déplaise à certaines théories littéraires⁸, le lecteur curieux s'intéresse au(x) contexte(s) historiques dans

7. Mentionnons toutefois à titre d'exceptions la traduction de la Pléiade et, bien entendu, celle du Rabbinat.

8. À force de ne parler que de lecteurs et d'auteurs virtuels, le texte lui-même risque de devenir virtuel et de n'être plus qu'un simple prétexte pour toutes sortes de lectures fantaisistes.

le(s)quel(s) un texte biblique a vu le jour, et il attend d'une traduction scientifique de la Bible qu'elle lui fournisse de telles indications, exactement comme il l'attendrait d'une traduction d'Homère. Dans le monde francophone, deux traductions ont voulu relever ce défi et introduire le lecteur aux résultats de l'exégèse historico-critique : la Bible de Jérusalem (BJ) et la Traduction œcuménique de la Bible (TOB). Dans certaines facultés de théologie, l'étude des introductions et des notes de la TOB a souvent été prescrite comme lecture de base pour les cours d'introduction à l'Ancien Testament, faute de manuels disponibles en langue française. Néanmoins, le fait que les informations historiques sont intégrées dans le texte biblique lui-même ne va pas sans poser problème, dans la mesure où ce procédé peut suggérer que ces informations ont elles-mêmes un statut quasi canonique, d'autant plus qu'elles sont souvent présentées comme des faits objectifs et définitifs, et non comme de simples hypothèses.

Le cas du Pentateuque dans la TOB

L'aventure de la TOB s'inscrit évidemment dans un contexte spécifique, le regain de l'œcuménisme dans les années 1960. Il s'agissait de montrer « qu'il est désormais possible d'établir en commun un texte et des notes sans qu'apparaissent les signes de divisions et de désaccords confessionnels »⁹. Mais il faut également tenir compte du « renouveau biblique » autour de Suzanne de Diétrich et d'autres, dont le but était de favoriser une meilleure connaissance de la Bible, et ceci aussi largement que possible. Les introductions et les notes furent donc rédigées pour chaque livre de la Bible par un tandem composé d'exégètes catholiques et protestants, qui se situaient dans la perspective des recherches historico-critiques¹⁰.

Pour le Pentateuque, la TOB (comme d'ailleurs également la Bible de Jérusalem) a largement contribué à faire connaître au grand public « cultivé » la théorie dite des quatre

9. *Traduction œcuménique de la Bible*, 1988, p. 10.

10. Ceci explique, entre autres, le fait que la TOB n'a jamais pu s'imposer dans des milieux protestants de tendance évangélique.

documents, qui fut alors présentée comme la seule et unique clé pour la compréhension des cinq premiers livres de la Bible. Rappelons simplement que cette théorie était associée, pour les biblistes catholiques, à l'indépendance scientifique accordée à l'exégèse par l'Église en 1943 seulement, et confirmée en 1965¹¹. L'attachement de certains spécialistes à cette théorie peut expliquer le ton affirmatif avec lequel elle fut présentée. Ainsi par exemple, dans la version révisée de 1988, l'introduction au Pentateuque affirme : « On s'accorde généralement aujourd'hui pour reconnaître que quatre courants principaux ont contribué à la formation de l'ensemble, chacun d'entre eux apportant ses perspectives propres sur l'histoire de l'alliance et sur ses institutions » (p. 38) ; « la rédaction par couches successives paraît aujourd'hui l'hypothèse la plus pertinente pour rendre compte à la fois de l'unité et de la diversité du Pentateuque » (p. 42). De telles affirmations ont donc été reprises sans commentaire, alors qu'à ce moment-là, l'hypothèse documentaire (du moins dans sa forme classique) était déjà fortement mise en question depuis une dizaine d'années¹².

La conception classique de la formation de l'Ancien Testament, qui considère l'ensemble du Pentateuque, voire de l'Hexateuque, comme une grande fresque historique composée au X^e siècle avant J.-C. et puisant dans des traditions orales très fiables remontant au deuxième millénaire, ne se trouve pas seulement dans les introductions aux différents livres ; elle est également présente dans de nombreuses notes, qui induisent ainsi fréquemment une lecture « historicisante » des récits de la Torah. On le voit bien dans l'exemple qui suit. La note sur Gn 43,18, un verset qui mentionne les ânes des frères de Joseph, précise : « Avant l'introduction du cheval vers 1500, l'âne était une richesse ». Cette petite remarque à première vue plutôt anodine introduit chez le lecteur l'idée que le roman de Joseph est un récit historique, que l'on pourrait dater avant 1500 av. J.-C., ce qui ne correspond

11. Il s'agit des encycliques *Divino Afflante* de 1943 et *Dei Verbum* de 1965. Sans cette dernière, la TOB n'aurait sans doute jamais vu le jour, cf. à ce propos *Parole de Dieu et exégèse* (Cahier Évangile 74), Paris, Cerf, 1991.

12. Curieusement, l'année 1975, où parut pour la première fois la traduction de l'AT de la TOB, vit également paraître la première grande attaque contre l'hypothèse d'un Yahviste de l'époque salomonienne.

en rien à l'intention des auteurs de ce texte, lesquels, de toute façon, travaillaient à une époque bien plus tardive.

En outre, alors que les introductions présentaient encore l'existence du Yahviste et de l'Elohiste comme une *hypothèse* – certes hautement fiable –, les notes à l'intérieur du Pentateuque sont souvent beaucoup plus affirmatives, comme par exemple dans le cas du commentaire sur la composition du cycle de Balaam en Nb 22-24. Ainsi cette note sur Nb 23,27 : « Les deux poèmes du ch. 23 appartiennent à la tradition "élohiste" et prolongent sans doute le premier récit du ch. 22. Les poèmes du ch. 24 sont "yahvistes" et se rattachent au 2ème récit du ch. 22 ». Il devient alors difficile, pour un lecteur non spécialisé, de ne pas être fortement influencé par cette conception de la formation de l'histoire de Balaam, qui ne correspond absolument pas aux résultats des études récentes sur Nb 22-24. Mentionnons un dernier exemple : la métaphore du pays ruisselant de lait et de miel est présentée en note, lors de sa première occurrence (Ex 3,8), comme une « expression très ancienne », alors qu'elle est aujourd'hui unanimement reconnue comme étant, en ce qui concerne la Bible hébraïque, une création de l'école deutéronomique qui doit être datée au plus tôt au VII^e siècle avant J.-C.¹³.

La nécessité d'une révision

Ce n'est donc pas la traduction de la TOB qui nécessite une révision mais bien plutôt les notes et les introductions, notamment celles consacrées au Pentateuque. C'est le mérite du pasteur Jean-Pierre Monsarrat d'avoir suggéré, il y a quelques années, à l'Association œcuménique pour la recherche biblique (AORB) d'entreprendre une telle mise à jour. Il fut décidé de se limiter dans un premier temps au Pentateuque, et une équipe de cinq biblistes catholiques et protestants¹⁴ fut constituée pour mener à bien cette entreprise.

13. La note renvoie à un « mythe cananéen » (en fait un mythe d'Ougarit), où une expression semblable se rencontre ; néanmoins cette expression se distingue significativement de l'expression employée par les auteurs bibliques.

14. Du côté catholique : Olivier Artus, Jean-Marie Carrière et Jacques Briend ; du côté protestant : Jean-Daniel Macchi et Thomas Römer.

Les introductions aux cinq livres du Pentateuque seront réécrites, ainsi que les notes, en particulier celles qui contiennent des affirmations trop définitives sur la théorie documentaire dans sa version classique et sur la datation des textes et des traditions qu'ils présentent. L'AORB a souhaité que ces révisions se fassent sur un ton moins doctrinal, dans un esprit ouvert à une pluralité de lectures qui conserve cependant la perspective historique.

À titre d'exemple : changement de notes à propos de Gn 12

Nous reproduisons ici une synopse contenant, d'une part, les notes actuelles de la TOB sur Gn 12 et, d'autre part, les révisions qui ont été proposées pour ce chapitre et qui devraient figurer dans la nouvelle mouture de la TOB, prévue pour 2003¹⁵.

	TOB version 1988	TOB version 2003
<i>Titre (note m)</i>	Ce ch. appartient à la tradition « yahviste », excepté les v. 4b-5 où l'on reconnaît le style « sacerdotal ».	Le premier récit sur Abraham intègre aux v. 4b-5 la version sacerdotale du départ du patriarche.
<i>v. 1 (note n)</i>	Ce départ pour un pays inconnu est à l'origine de la grande « maison » ou famille qu'Abraham, appelé par la tradition tant juive que chrétienne le « Père des croyants », va fonder. Autour du patriarche va se reconstituer au cours d'une longue histoire l'unité de l'humanité brisée par la faute des hommes dont l'épisode de la tour de Babel fut une des illustrations. Cette marche d'Abraham d'Our en Chaldée c-à-d du sud de la Mésopotamie vers le nord, à Harrân.	Ce départ pour un pays inconnu est à l'origine de la grande « maison » ou famille qu'Abraham va fonder. Autour du patriarche, l'humanité dispersée à la suite de l'épisode de Babel (Gn 11) va pouvoir se rassembler à nouveau. Gn 12 est en effet construit comme une « réponse » à Gn 11 : en Abraham, Dieu prévoit un nouveau départ pour toute l'humanité. La marche d'Abraham du sud de la Mésopotamie vers le nord, à Harran, puis vers la Palestine, a souvent été interprétée comme reflétant des

15. Précisons qu'il s'agit de propositions qui n'ont pas encore été définitivement acceptées.

	<p>puis dans la région de l'ouest, pourrait se situer au 2^e millénaire av. J.C., probablement dans sa première partie, lors de divers mouvements de populations dans le Croissant fertile.</p>	<p>mouvements de populations au deuxième millénaire. Il est tout aussi possible de voir dans cette marche du patriarche une allusion au chemin qu'emprunteront les juifs exilés à Babylone.</p>
v. 3 (note o)	<p>Litt. <i>du sol</i>. On peut traduire aussi : <i>par toi se béniront toutes les familles du sol</i>. Ce v. 3 exprime l'intention de la tradition « yahviste » : montrer qu'à travers Abraham et toute sa descendance, c'est l'ensemble des nations qui est béni par le Seigneur. Il est significatif que l'histoire du patriarche et de son peuple commence par une promesse de bénédiction qu'il appartient à l'humanité d'accepter. Ce thème de la promesse-bénédiction se retrouve dans la Bible, déjà dans Gn (cf. p. ex. 18,18 ; 22,18 ; 26,4 ; 28,14) et jusque dans le NT (ainsi Ac 3,25 ; Ga 3,8).</p>	<p>Litt. <i>du sol</i>. On peut traduire aussi : <i>par toi se béniront toutes les familles du sol</i>. La promesse peut se comprendre en un double sens : elle désigne soit toutes les nations de la terre, soit l'ensemble des peuples qui résident en Syrie-Palestine. Dans tous les cas, l'auteur de ce verset veut montrer que la bénédiction prononcée par Dieu en Abraham n'est pas limitée au seul peuple d'Israël. Dès les premiers chapitres de la Bible, la promesse contient une dimension universelle.</p>
v. 6 (note s)	<p>Sichem avait déjà un sanctuaire au temps d'Abraham, comme l'indique le texte, en relation avec un chêne qui était l'objet d'une vénération particulière en Canaan. Les <i>chênes de Moré</i>, mentionnés en Dt 11,30, sont peut-être identiques au <i>chêne des Devins</i> de Jg 9,37 (cf. aussi Gn 35,4), <i>moré</i> pouvant signifier <i>devin</i>.</p>	<p>Le texte fait allusion à un sanctuaire de Sichem en relation avec un chêne. Dans le contexte d'une culture essentiellement agraire, ce motif n'a rien de surprenant ; la vénération d'arbres est d'ailleurs répandue dans de nombreuses religions. Le chêne de Moré (cf. Dt 11,30) est peut-être identique au chêne des Devins en Jg 9,37, <i>moré</i> pouvant signifier <i>devin</i>. Mais on peut également y voir un jeu de mots théologique, <i>moré</i> pouvant être rapproché de <i>tora</i>, « enseignement ».</p>

v. 8 (note u)	Béthel, dont le nom signifie « maison de Dieu » sera un centre religieux très important sous la monarchie israélite (cf. sur ce lieu Gn 28.10-22).	Béthel, dont le nom signifie « maison de Dieu » était un centre religieux très important sous la monarchie, et plus tard encore jusqu'à l'époque perse (cf. sur ce lieu Gn 28.10-22).
---------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Cette comparaison aura montré, nous l'espérons, l'esprit dans lequel la révision des notes devrait pouvoir se faire : énoncer plus clairement les hypothèses, faire part des découvertes exégétiques et historiques récentes, et pratiquer une certaine retenue en ce qui touche aux affirmations d'ordre doctrinal.

De la nécessité permanente de révisions...

On ne peut que féliciter l'AORB d'avoir pris l'initiative d'une telle révision. Celle-ci ne signifie nullement une négation ou un rejet des annotations de la TOB de 1988. Bien au contraire ; il faut saluer les capacités pédagogiques et de vulgarisation des collaborateurs de cette grande entreprise. Seulement, il faut être conscient que toute Bible comportant des notes et des introductions importantes, qui visent à informer le lecteur et à l'aider dans sa compréhension du texte (sans lui imposer une doctrine spécifique), doivent continuellement être revues. La nouvelle version du Pentateuque de la TOB qui verra le jour, nous l'espérons, en 2003, devra à son tour faire l'objet d'une révision d'ici une quinzaine d'années. Il serait non seulement erroné, mais inutile de s'en plaindre ; il faut au contraire bien plutôt se féliciter, et y voir le signe de ce que la recherche biblique est toujours en marche vers de nouvelles découvertes permettant de mieux comprendre le texte biblique.